

Christian Millau Journal
Christian Millau Journal impoli
Christian Millau Journal in
ian Millau Journal impoli
Christian Millau Journal impoli
Un siècle au galop 2011-1928
Journal impoli

Journal impoli

DU MÊME AUTEUR

Les Fous du palais, Robert Laffont, 1994, prix Rabelais.

Au galop des hussards, de Fallois, 1999, grand prix de l'Académie française de la biographie, prix Joseph-Kessel.

Paris m'a dit. Années 1950, fin d'une époque, de Fallois, 2000.

Une campagne au soleil, de Fallois, 2002.

Bons Baisers du goulag, Plon, 2004.

Commissaire Corcoran, Plon, 2005.

Dieu est-il Gascon ?, Le Rocher, 2006.

Le Guide des restaurants fantômes ou les Ridicules de la société française, Plon, 2007.

Dictionnaire amoureux de la gastronomie, Plon, 2008.

Le Passant de Vienne (Un certain Adolf), Le Rocher, 2010.

Le Petit Roman du vin, Le Rocher, 2010.

Christian Millau Journal impoli

Un siècle au galop, 2011-1928

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.
© Éditions du Rocher, 2011.
ISBN version papier : 978-2-268-07052-0
ISBN version pdf : 978-2-268-07672-0

*À Arlette, Marianne, Jérôme, Alexis, Manon,
Alice, Anjuna, Brice, Alexandre et Bongo le chat.*

*On n'écrit pas un journal pour parler de soi,
mais pour parler des autres : et, à travers les
autres, on parle tout de même un peu de soi.
Mais pas trop, j'y veillerai.*

Dimanche 30 décembre 1928

Il va être bientôt 15 heures. Nous sommes cinq, dans l'appartement de la rue de Courcelles. Mon père, Paul, quarante ans. La sage-femme. Le médecin de la famille, le docteur Lecointe, venu surveiller le chantier. Ma mère, Anne, vingt-huit ans, qui serre les dents et s'agrippe aux draps, pressée de se débarrasser enfin de moi. Je semble hésiter. Qu'on se mette à ma place : je ne suis encore qu'un sans-papiers, et dieu sait ce qui attend, dehors, un Franco-Russe. À Moscou, où il est resté, mon grand-père maternel, Savely Mazur, n'a plus donné de ses nouvelles depuis quelques mois. Là-bas, c'est le Grand Tournant. Staline, désormais seul au pouvoir, a lancé le premier plan quinquennal et la collectivisation des campagnes. Hier, j'ai entendu Paul (je ne l'appelle pas « papa » : nous n'avons pas encore été présentés) s'exclamer : « Tout cela ne me dit rien qui vaille ! »

Paul est un bourgeois parisien. Son père, Adolphe, est directeur des Assurances générales, et lui-même gère la fortune d'une famille de millionnaires, pour ne pas dire « milliardaires », car l'expression n'est pas encore passée dans le langage courant. Quand la guerre a pris fin, Paul a terminé sa troisième année, interrompue, à Sciences Po, et il est allé prendre un bain, en Bretagne, à Saint-Cast. Là, entre deux vaguelettes, une jeune fille brassait l'eau. En passant devant lui, elle lui a demandé : « Excusez-moi, pourriez-vous me dire si j'avance ? »

Elle avait un nez légèrement busqué, des pommettes saillantes, à la cosaque, et un horizon de steppes dans ses yeux bleu-vert. Elle étudiait le piano au conservatoire pour devenir concertiste.

Elle adorait la musique française : Debussy, Fauré, Ravel, Chausson, Poulenc. Paul, lui, était fou de musique russe : les ballets de Diaghilev, Nijinski, Chaliapine, Borodine, Moussorgski, Glinka, Stravinski. La route était tracée. Désormais, ce serait à moi de jouer.

À 15 h 20 (ou 22), j'ai pris les choses en main, et je me suis mis à brailler.

« Voilà qui est parfait, a dit mon père. J'irai demain, à la première heure, le déclarer à la mairie.

— Vous n'y pensez pas ! s'est exclamé le bon docteur. Il faut le déclarer du 1^{er} janvier. Vous lui ferez gagner un an. »

C'est ainsi que je suis parti dans la vie avec un faux de la faculté de médecine dans le biberon.

1^{er} janvier 2010

Né deux fois, j'ai deux âges : 80 et 81 ans. Aussi, quand de bienveillantes personnes me disent : « Vous ne faites pas votre âge », il m'est difficile de les contredire.

Le plus dur, quand on devient vieux, c'est lorsque de bons amis croient vous faire plaisir en s'exclamant : « Comme vous avez bonne mine ! » C'est très mauvais signe. Il y a trois âges, dans la vie, a dit Mgr Marty : la jeunesse, l'âge mûr, et celui où l'on vous dit que vous avez bonne mine.

Je préfère le conseil que m'avait donné, l'an passé, Mme Timura, l'épouse de l'ambassadeur du Japon à Paris : « Vous fêtez vos quatre-vingts ans ? Ne soyez pas triste ! Au contraire, réjouissez-vous : c'est la première fois ! »

Oui, les jeunes ont fait leur temps. Place aux vieux !

Il n'empêche que le pire, dans la vieillesse, est d'avoir toujours vingt ans dans sa tête et, la seconde d'après, de se retrouver sur les marches d'un escalier.

Lu, dans le *Figaro magazine*, une liste d'octogénaires et nonagénaires célèbres qui n'ont pas dételé : Gisèle Casadesus (méchamment virée par la Comédie-Française, et qui tourne un film avec

Jean Becker), 95 ans. Pierre Soulages (qui, pourtant, voit la vie en noir), 90 ans. Edgar Morin, 89 ans. Georges Wilson, 88 ans. Alain Resnais, 87 ans. Jean Piat, 86 ans. Pierre Boulez, 85 ans. Michel Bouquet (merveilleux Malade imaginaire), Robert Hirsch (la *Serena Amorosa*, de Goldoni), tous deux 84 ans. Michel Piccoli (je ne l'aime pas, mais laissons-le vivre, bon dieu !), 84 ans. Gréco, 83 ans. Jeanne Moreau, 82 ans. Six amis, furieusement actifs, à ajouter à la liste : Jean Ferniot, jeune auteur de 92 ans (épatant *Ah que la politique était jolie !*). Michel Déon, 91 ans. Jean d'Ormesson, 85 ans. L'éditeur Bernard de Fallois, 84 ans. Claude Imbert (le premier des éditorialistes politiques de la presse française) et Philippe Bouvard (il a passé sa vie assis, et il est toujours debout), l'un et l'autre : 81.

Sujet de méditation : « Il ne tient qu'à moi d'être vieux » (prince de Ligne).

Question : Est-ce que les cons vivent aussi longtemps que les gens intelligents ? Si c'est le cas, est-ce bien la peine de se donner tout ce mal pour avoir l'air intelligent ?

J'adore les soirées mondaines. C'est toujours un grand bonheur, de rencontrer des gens dont on sait qu'on ne les reverra jamais. Il y a une dizaine d'années, quel privilège d'être convié au réveillon du Nouvel An chez Pierre Cardin, quai Anatole-France ! À l'entrée, un immense bouquet de fleurs fanées. Un buffet affligeant. Des invités qui ont dû être ramassés dans une rafle. Un fils du comte de Paris, connu pour « cachetonner » sa présence dans les galas et dîners en ville. Fuir en vitesse.

L'année commence bien. Ce matin, sur France 2, le concert du Nouvel An, au Musikverein de Vienne, dirigé par un jeune homme de quatre-vingt-quatre ans, Georges Prêtre. J'ai eu l'occasion de le rencontrer il y a bien longtemps, à l'époque où seule la France feignait d'ignorer son très grand talent. Il en avait été de même pour Charles Münch, acclamé dans le monde entier avant d'être enfin applaudi, à la tête de l'orchestre des Concerts

du conservatoire, au *Théâtre des Champs-Élysées*, où j'allais tous les samedis matin, dans les années 1950. Immense ovation pour Georges Prêtre. Le public, en majorité viennois, tient là son homme idéal. On ne dirige pas la *Marche de Radetsky* avec son hémisphère gauche, mais avec ses baloches. J'ai entendu la famille Strauss lui envoyer des baisers, de là-haut.

L'après-midi, sur France 3, *Prélude à l'après-midi d'un faune*, dans la chorégraphie de Nijinski, vue, douze jours plus tôt, en live, à l'opéra Garnier. Une des plus fortes émotions artistiques de ma vie. Quand Nicolas Le Riche apparaît dans sa peau tachetée de fauve, et s'immobilise, comme un animal à l'arrêt, c'est le monde qui, soudain, devient beau. Le public de l'opéra aurait dû, comme le faune impudique, cabré sur le voile de la nymphe, jouir et hurler. Il a applaudi.

C'est le moment des bilans. Les journaux se posent à eux-mêmes la question : « Quel est l'événement politique, en 2009, qui vous a le plus marqué ? » Quel est ? Quel est ? etc. Pour moi, sans hésitation, le livre le plus réjouissant de l'année qui se termine a été *La Princesse et le Président*, de Valéry Giscard d'Estaing. Depuis les fameux « serpents qui sifflent sur vos têtes », on n'avait jamais rien écrit d'aussi fort que ce « glaive de l'amour tournant dans un sifflement au-dessus de nos têtes ». Cette belle image racinienne lui aurait valu un fauteuil à l'Académie française si de précédents mérites littéraires ne le lui avaient déjà octroyé. En dépit d'un lancement du genre Cap Kennedy, l'ouvrage, hélas, s'est planté.

Dans la vie politique de ces trente dernières années, il s'est trouvé peu de cervelles aussi bien remplies que celle de Giscard. Le drame est qu'il ne peut jamais s'empêcher d'aller droit dans le mur, quand il s'en invente un. On se serait arraché son livre si l'auteur avait dit clairement : « Oui, j'ai sauté Lady Di. » N'avons-nous pas tous rêvé de coucher, l'un avec Marilyn Monroe, l'autre avec Claudia Schiffer, un troisième, avec la reine de Jordanie ? Nous n'en avons pas fait un roman pour autant.

Le drame de VGE est que, guidé par sa seule intelligence, il laisse le reste lui échapper. Je ne crois pas m'avancer en disant qu'il fut un bon président. En même temps, dès qu'une boulette se présentait à l'horizon, il s'empressait de la ramasser. Rappelez-vous la série « Giscard dans le métro », « Giscard joue de l'accordéon », « Giscard et les éboueurs », « Giscard s'invite à dîner chez vous », « Giscard ralentit la *Marseillaise* », et la plus belle, le soir de sa déroute : « Giscard et la chaise vide ».

Je pense avoir une explication.

Dans les derniers jours de l'Occupation, j'allais, chaque jour, avec mon chien, faire la queue à la boulangerie *Louis*, au coin de la rue de la Pompe et de la rue de la Tour. Une petite scène, toujours la même, mettait en joie la file d'attente : quand apparaissaient, dans leur tenue réglementaire Auteuil-Passy-La Muette, deux dames qui, de ce minuscule événement qu'était l'achat d'une baguette, faisaient, avec force exclamations et gesticulations, un véritable spectacle incluant lever de rideau, entracte et baisser de rideau. L'une était la mère de Valéry, l'autre, née Bardoux, la sœur de cette dernière, dont, d'ailleurs, le fils était mon condisciple à Gerson.

Chez les Giscard, le Maréchal était l'objet d'une vénération respectueuse. À la fin du mois d'août 1944, Paris venant d'être libéré, le jeune Valéry, dix-huit ans, annonça : « Mère, je vais m'engager chez de Lattre de Tassigny. » On me rapporta l'exclamation qui s'ensuivit : « Quoi ? Vous ne prétendez tout de même pas aller chez ces gens-là ! »

Il y alla, revint avec la croix de guerre, mais on ne m'ôtera pas de l'idée que, par la suite, VGE a tout tenté, le plus maladroitement du monde, pour décrocher son étiquette « Auteuil-Passy-La Muette ». Avec pour résultat de la rendre encore plus indécollable.

2 janvier 2010

Une idée de cadeau pour un trader : la carafe de cognac Rémy Martin, assemblage d'exception, 10 000 euros. Et pour un *trader*

débutant : la carafe Baccarat de cognac Delamain, dans un sac en cuir à soufflets, 7 500 euros.

En Chine, le *nec plus ultra* du Nouvel An est le Louis XIII de Rémy Martin : 1 500 euros seulement. Cela fait vraiment province. Les Chinois font de leur mieux pour devenir aussi ridicules que nous, mais ils ont encore du chemin à parcourir. Les Russes, eux, sont imbattables. Ils ont fait de Courchevel, un village plutôt moche, la capitale mondiale de l'insanité. 40 000 euros le mètre carré pour un chalet de prestige. 33 000 euros la nuit pour un appartement à l'hôtel *Cheval Blanc*, 50 000 euros la paire de skis Lacroix livrée dans une malle en cuir à roulettes, 120 000 euros le blouson en zibeline bargouzine, 36 000 euros la réservation d'un moniteur à l'année.

Les 140 boutiques de luxe (Hermès, Valentino, etc.) de Courchevel me font repenser à une balade, il y a trois ans, autour de midi, dans la rue piétonne la plus chic de Moscou, à deux pas du Bolchoï. Les Dior, Chanel et tout le toutim, à touche-touche, pleins à ras bord de jolies vendeuses et de beaux mecs à l'œil méprisant, derrière leurs piles de chemises en soie et de pulls en vigogne. Dans ce cirque, pas l'ombre d'une cliente. Le vide sibérien. J'ai poussé la porte d'un de ces mausolées et engagé la conversation avec une directrice, fraîchement débarquée de Paris. Je lui ai demandé : « Comment marchent les affaires ? » Elle m'a répondu : « Superbe ! » Non, elle ne se payait pas ma tête. Elle m'a expliqué que, sur le coup de quatre ou cinq heures de l'après-midi, débarquaient de leur Mercedes ou de leur Hummer blindé une douzaine de volailles, légitimes ou illégitimes, qui, sortant leurs liasses de dollars, assuraient en moins de deux le chiffre d'affaires de la journée. À chaque boutique, une seule cliente suffisait.

Il n'y a plus que les bistrots pour me faire bouger. Là, pas de pingouins qui tournicotent autour des tables en vous coupant la parole. Pas de maître sommelier qui vous démonte pierre par pierre l'historique du château. Pas de génie de l'art culinaire pour vous demander : « Alors, ça vous a plu ? »

Chez *Racines*, c'est le bonheur. Douze tables, toujours pleines, avec juste ce qu'il faut de place pour lever le coude. Une ardoise dont l'ordre du jour change constamment. Des vins guillerets de jeunes vigneron. Et, sous vos yeux, un cuisinier et un plongeur, c'est tout. Et quel cuisinier ! Son foie gras au poivre du Sarawak, son jeune mouton des Pyrénées (l'agneau de Pauillac est fin mais fade) et ses tartes au chocolat mériteraient les honneurs du musée Grévin, de l'autre côté du boulevard.

J'oubliais de dire qu'« ici », c'est le passage des Panoramas, n° 8. L'ancienne papeterie Susse, où Alexandre Dumas acheta, en 1840, un dessin de Delacroix pour 600 francs, qu'il revendit, vingt-cinq ans plus tard, 15 000 francs à Khalil Bey.

Le Passage, c'est notre histoire, mais l'histoire se débîne à tire-d'aile. La foule est moche et, surtout, Stern, le roi des graveurs (1836), n'est plus. Il a laissé la place à un marchand de timbres.

Au 57, il y avait la plus jolie confiserie de Paris, *Marquis*, dans son jus de 1831. Au début des années 1960, le *Scaramouche* avait investi la cave. C'était l'époque où la nuit, drôle et étonnante, devait tout aux homosexuels, qui ne nous bassinaient pas encore avec leur *Gay Pride*. Dieu leur avait donné le génie du simulacre, de la parodie et de la démesure, mais ils nous en faisaient profiter en famille, nous qui n'étions pas de leur bord et les chérissions.

Pas de spectacle, au *Scaramouche*. Ou plutôt si, mais interprété par le plus phénoménal des publics. Des éphèbes, des notaires, des dentistes, des « du beau monde » et des « du tiers », du jabot en dentelle et de la cravate stricte, une foule énorme, un prodigieux grouillement de corydons, des hommes et des hommes jusqu'au cauchemar, compressés en une sorte de pâte lourde agitée par les soubresauts d'une musique furieuse.

Il fallait plonger dans cette cave, ce caveau, cet ossuaire frénétique, se faire digérer par le magma palpitant, voir de près tous ces visages de danse macabre sous la lumière qui tombait d'un œil-de-bœuf, admirer ces visages avides de reflets et de miroirs, ballottés par le flux et le reflux qui déversaient sur la piste de danse des flots incessants de corps tétanisés par le bonheur.

C'était, dans une atmosphère d'autoclave unique à Paris, la grande kermesse de l'homosexualité libérée.

À quelque temps de là, un importateur de fruits et légumes du quartier des Halles, s'avisant de l'absence regrettable d'un *paseo* souterrain enfin réservé aux invertis hispaniques, combla cette lacune en aménageant, rue du Roule, le sous-sol du restaurant *Los Viveros*, à l'usage – sinon exclusif, du moins majoritaire – de la fleur hispanique des gens de maison. Le jarret cambré, la taille souple – malgré les rigueurs du service –, le regard éperdu de rêves argentins, valets de chambre de Passy, maîtres d'hôtel de la plaine Monceau ou majordomes de Neuilly, enlacés avec le sérieux farouche qu'apportent à toute chose les ressortissants ibériques, traçaient sur la piste les arabesques d'émouvants tangos et de savants *paso doble*.

Les fins de semaine, la pureté de la race se trouvait légèrement menacée par l'apparition de quelques dames. Le barman Sébastien, échappé d'un délire de Zurbaran et revêtu d'une immaculée combinaison de plâtrier, n'en exécutait pas moins ardemment ses numéros époustouflants de *mariposa* canaille.

Souvenir d'un dîner avec Jean Genet et Stephen Hecquet, son avocat, chez *Narcisse*, un discret restaurant néonormand du quartier chinois, déjà à l'agonie, au pied de la gare de Lyon. Outre une cuisine infâme, la spécialité de la maison, appréciée de Genet et des fins connaisseurs de la capitale, était le bagagiste, fort en muscle, venu là faire quelques extra. Aujourd'hui, il ne reste plus rien de ce Paris semi-clandestin où étaient nées les premières fumeries d'opium, au lendemain de la première guerre mondiale, quand 3 000 Chinois sur 140 000, enrôlés plus ou moins de force, avaient préféré rester en France plutôt que de retourner au pays.

3 janvier

En Angleterre, on les appelle « *fag hags* » (littéralement : « tricotuses de tantes »). Ce sont des dames du meilleur monde, qui tapissent leur salon d'homosexuels. Ils ont l'avantage de n'amener avec eux que des hommes. Donc, aucun risque de concurrence. Il convient de remarquer que tous ne partent pas avec l'argenterie. Je pense à François-Marie Banier qui, lui, au contraire, n'est pas parti. Il a eu raison puisqu'en restant, il a tout trouvé sur place. Liliane Bettencourt, quatre-vingt-neuf ans, est en effet une bonne dame qui comprend les jeunes gens, même prolongés. On raconte que, Banier s'extasiant devant un de ses tableaux (« Chère amie, ce Matisse a les couleurs de notre amitié ! »), elle s'est écriée : « François-Marie, il est à vous ! »

L'autre soir, à l'opéra, il paraît qu'elle a réclamé sa robe de chambre et ses pantoufles. Comme l'a dit son avocat : « Ma cliente est en possession de toutes ses facultés intellectuelles. »

Au début des années 1950, Lise Deharme, vieille nièce du richissime Louis Louis-Dreyfus et patentée « muse du surréalisme », dont l'un des titres de gloire avait été d'aller piquer des dessins dans les tiroirs du musée Gustave-Moreau avec André Breton, tenait salon du côté des Invalides. Elle était, par ailleurs, la parfaite « tricoteuse de tantes ». Sur le moment, je n'avais pas compris pourquoi elle voulait absolument que je l'accompagne à des concerts et des générales.

Jusqu'au jour où Roger Nimier, qui n'en ratait pas une, m'a confessé la vérité, en se tordant de rire : il lui avait assuré que, à l'instar de ses mignons, moi aussi, « j'en étais ». J'ai cessé de la voir. D'ailleurs, elle était pauvre.

Sur Direct 8, *Les Enfants d'Abraham*, à laquelle Mikaël Guedj m'a invité à participer. Une émission pas comme les autres, puisque les trois permanents en sont le père Alain de la Morandais (qui a fait, une fois, l'éloge de la masturbation chez les ecclésiastiques), le grand rabbin Haim Korsia et l'islamologue Malek Chabel.

Sujet : « Les religions et la table ». À la question : « Si vous étiez au Ciel, quel plat demanderiez-vous à Dieu ? » j'ai répondu : « Le plat du jour ».

Malek Chabel, auteur d'un magnifique *Dictionnaire amoureux de l'Islam*, m'a été formidablement sympathique dès le premier instant. Nous nous sommes promis de nous revoir. Un ami m'assure que Chabel, s'il est peut-être croyant, n'est pas du tout pratiquant. Serait-ce pour cela qu'il m'a tellement plu ?

À la radio, le président du club des fans de Johnny Hallyday : « Dès que nous avons appris l'hospitalisation de Johnny, nous avons mis en place une cellule de crise. » Dans *Paris Match*, une photo de Laeticia Hallyday avec ses deux petites adoptées, Jade et Joy, dans une rue chic de Beverly Hills. Légende : « Elle les emmène faire du shopping pour leur redonner, quelques heures, un semblant de vie normale. » Message reçu : quand il y a quelque chose qui cloche à la maison, emmener les gosses place Vendôme, chez Cartier, faubourg Saint-Honoré, chez Hermès, aux Champs-Élysées, chez Vuitton, et déjeuner au Bristol.

Dans un *best of* de l'année 2009, on repasse l'interview de Marie N'Diaye, le dernier et filandreur prix Goncourt, au cours de laquelle la Franco-Sénégalaise avait déclaré : « Cette atmosphère de flicage, de vulgarité... Je trouve cette France-là monstrueuse. » Par la suite, à Europe 1, devant Elkabbach, elle s'était assez lamentablement dégonflée, ne parlant plus que d'une « atmosphère morose ». Aragon, le-plus-grand-poète-de-notre-temps, avait fait preuve, en son temps, d'un meilleur esprit de suite.

1926, dans une lettre à Paul Claudel : « Tout ce qui est Français me répugne, à proportion de ce qui est Français. » 1929, dans le *Traité du style* : « J'ai bien l'honneur de dire que je conchie l'armée française dans sa totalité. » 1930 : « Je chante le Guépéou nécessaire à la France. » En mai 1968, mon ami Cohn-Bendit (je ne le connais pas, mais c'est tout comme) avait traité de « vieux con » le-plus-grand-poète-de-notre-temps et fin politique qui, commen-

tant la prise du pouvoir par les bolcheviks, avait prédit : « Tout au plus, une crise ministérielle. »

À Moscou, en 1995, un ancien général du KGB m'a confié : « Dans nos archives non déclassifiées se trouve la carte de membre du KGB de votre compatriote, Louis Aragon. Je l'ai eue entre les mains. » Il a également cité le nom, plus surprenant encore, d'un écrivain de langue française, bien vivant et bien barbu, honoré de toutes parts comme un grand défenseur des droits de l'homme.

On ne doit pas se moquer du succès de Marc Lévy. Voilà quelqu'un qui n'a rien à dire, le dit mal et vend des millions de livres. Si j'étais courageux, je rechercherais les noms des auteurs à forts tirages, aujourd'hui totalement oubliés, qui ont vécu en même temps que Stendhal, Flaubert, Proust, Malraux, etc. À part quelques exceptions (Balzac, Victor Hugo), le génie – et même le talent – se mange froid.

4 janvier

BHL, volant au secours de Roman Polanski, déclare : « On le poursuit pour une histoire qui n'a ni queue ni tête. » Ah, ces philosophes, toujours le mot juste !

Si l'on sait que la majorité sexuelle varie selon les pays et même, aux États-Unis, selon les États, de douze à dix-huit ans (treize ans, en Espagne), les voyageurs ont intérêt à s'informer, avant le départ, auprès de leur agent de voyage. Quand je pense à tous nos Nobel de littérature, romanciers, poètes et artistes en tout genre qui, aujourd'hui, se retrouveraient immédiatement en taule, j'en frémis rétrospectivement pour notre chère Pléiade. Dans le même temps, il suffit à un gamin de dix ans de naviguer sur le web ou de profiter d'une sortie tardive de ses parents pour parfaire devant quelque chaîne câblée, ses humanités en matière de fellation, cunnilingus, sodomie, parties carrées, partouzes à trente-deux, séances de martinet et foirinettes diverses. Il semblerait que cela n'empêche guère la « conscience universelle » de dormir.

Dans l'Égypte ancienne, une jeune fille se mariait à douze ou treize ans. À Rome, l'âge légal du mariage était également de douze ans. En Inde, au XVIII^e siècle, les filles, dans les campagnes, devaient être mariées avant treize ans. En 1451, Charlotte de Savoie avait six ans quand on la maria au dauphin de France, et, à la même époque, il était fréquent que les princesses ou les reines aient des enfants à quatorze ans. On me fera valoir qu'en ces temps anciens, on mourait jeune. Sans doute, mais alors, pourquoi, un peu partout dans le monde, s'efforce-t-on d'abaisser l'âge légal de la majorité sexuelle et celui du droit de vote? Logiquement, puisque nous vivons plus vieux, on devrait les remonter...

Cela ne regarde personne, mais je le dis quand même. C'est une jeune dame frisant la trentaine, rencontrée lors d'une représentation de *Lakmé* à l'Opéra-Comique qui, au printemps 1944, me débarrassa de ce qui commençait à m'échauffer. J'avais quatorze ans. En 1969 (l'année de la scandaleuse affaire Gabrielle Russier), ma bienfaitrice aurait été accusée de détournement de mineur.

Élément majeur de la campagne nationale «Abrutissons les abrutis!» la liste annuelle des «50 personnalités préférées des Français». Yannick Noah, ancien champion intérimaire de tennis et chanteur aléatoire, occupe la première place pour la cinquième fois consécutive. Il précède Danny Boon, auteur-acteur du film le plus poujadiste des dix dernières années, et Zinédine Zidane, notre sympathique Zizou, vedette de spots publicitaires. Yannick Noah vit à New York, Danny Boon à Los Angeles et Zizou, à Madrid. L'hôpital a fait gagner huit places à Johnny Hallyday qui se partage entre la Suisse, les États-Unis et Saint-Barth. Les tutu-panpan de Strauss-Kahn, résidant à Washington, le font entrer pour la première fois au glorieux club des 50.

Pour être aimé des Français, le plus sûr est de vivre à l'étranger.

5 janvier

Je suis enchaîné à la chaîne Histoire. Sans elle, plus Arte, la Cinq et Planète, il y a longtemps que j'aurais foutu le feu à mon téléviseur. Donc, sur Histoire, un documentaire palpitant : *Shanghai, années folles*, d'Anne Riegel et Olivier Horn. J'y apprends que la concession française, dans les années 1930, était totalement vérolée par la mafia chinoise. À côté de Du Yuesheng, Al Capone aurait eu l'air d'un troisième couteau. Génial parrain, cet ancien enfant des rues contrôlait tout : les maisons de jeu, les bordels, mais aussi les banques, la Chambre de commerce et, mieux encore, la police française, avec laquelle il avait passé un marché fumant : la liberté totale du trafic d'opium, en échange de la paix sur tout le territoire de la concession. Albert Londres, venu enquêter et revenant en France avec des documents explosifs, y a, sans doute, laissé sa peau, dans le très suspect naufrage du *Georges Philppar*.

L'opium et la police. Retour en 1958, à Bangkok. Le concierge de mon hôtel me propose, ainsi qu'à un étudiant américain, un tour dans une fumerie. Rien de neuf pour moi. Je viens de passer trois mois avec Orson Welles, dont je suis devenu par hasard l'assistant, à filmer les lieux les plus crapoteux de Hong Kong et Macao. Les fumeries clandestines n'ont plus rien à m'apprendre. Je me suis promis de ne pas toucher à l'opium, sauf peut-être quand j'aurais ma place retenue dans l'avion. Aujourd'hui, c'est précisément le cas. Je repars demain pour Paris avec KLM. Je dis au concierge que c'est d'accord.

Cinq minutes plus tard, débarque un jeune lieutenant de la police thaïlandaise qui se plante devant nous, fait le salut réglementaire et nous demande, en un parfait anglais : « C'est vous qui désirez fumer l'opium ? Dans ce cas, veuillez me suivre. » Bon dieu, dans quel guépier nous sommes-nous fourrés ? Pas question de lui échapper. Mais, au fond, nous n'avons encore commis aucun délit. Rien de grave ne peut donc nous arriver.

Vingt mètres plus loin, le commissariat de police. Le même lieutenant nous demande nos passeports, les vérifie et répète sa

question : « Vous désirez toujours fumer l'opium ? » Je fais mine de ne pas comprendre, mais le policier enchaîne aussitôt : « Nous nous faisons un plaisir de vous inviter à visiter notre fumerie, qui se trouve juste au coin de la rue. »

La junte des colonels au pouvoir, s'étant engagée à lutter vigoureusement contre le trafic de l'opium, est allée au plus simple. Désormais, c'est elle qui dirige le trafic et empoche les bénéfices. Les fumeries portent le nom de « fumeries de désintoxication » et sont ouvertes à tous.

C'est un immeuble à trois niveaux. En bas, les *coolies*, à même le sol, crachent leurs poumons, en fumant du « *dross* », un résidu saturé de morphine. Au premier, c'est de l'honnête qualité moyenne, et à l'étage supérieur, c'est l'opium de luxe, avec tout ce qui va avec : coussins, pipes joliment ornées, jeunes et jolies préparatrices. Je tire quelques bouffées, sans avaler la fumée. Même avec le meilleur des tabacs, j'en ai toujours été incapable. L'odeur de chocolat torréfié qui s'en dégage est plus accrocheuse encore que celle des tabacs de Virginie les plus coûteux dont j'ai pu bourrer ma pipe. J'ai la tête qui tourne un peu, mais rien de grave. En revanche, quand, le lendemain, je vole vers la France, mes doigts sont encore imprégnés du parfum mortifère.

J'ignore encore que, dans un peu plus de trois mois, je tomberai amoureux et épouserai Arlette, hôtesse d'Air France, dont le charme, qui n'a d'égal qu'une force d'âme peu commune, m'a séduit, quelques semaines plus tôt, au-dessus des nuages, entre Hong Kong et Phnom Penh. Quinze jours après mon arrivée, l'odeur de l'opium ne m'a toujours pas quitté. Un mois plus tard, elle est encore là, et ainsi de suite jusqu'au moment de la cérémonie dans l'église du village normand de Courteilles où, flanqué de mes « garçons d'honneur », Jacques Chardonne et Roger Nimier, je vais m'embarquer pour Cythère avec des papiers en règle.

À l'instant où l'alliance glisse sur mon doigt, j'esquisse un rapide coup de narine. Sauvé ! Le délicieux et pernicieux parfum s'est envolé.

C'est presque toujours par ricochet ou, comme au billard, par la bande, que la grande Histoire se fabrique. C'est la petite et moyenne noblesse (Robespierre, Saint-Just, Hérault de Sechelles, Fabre d'Églantine, Collot d'Herbois, Pétion de Villeneuve, etc.) qui tue la monarchie et dresse la guillotine. C'est l'opium des Anglais, au *xix*^e siècle, qui fait Mao Tsé-Tung au *xx*^e, après avoir pourri la Chine et laissé les seigneurs de la guerre la dévorer. C'est la prohibition de l'alcool, en 1920, qui propulse le crime organisé sur le sol américain et développe la mafia, que l'on soupçonnera, un demi-siècle plus tard, de l'assassinat de Kennedy. Ce sont des juifs comme Trotski, Kamenev, Zinoviev, Sverdlov, Sokolnikov, Radek, Uritsky, sans oublier Lénine, un quart juif, qui font la révolution et donnent le pouvoir au pire des antisémites, Joseph Staline. Ce sont Clemenceau, Wilson, Lloyd George, Masaryk et Beneš qui, avec le traité de Versailles, enfantent Adolf Hitler. C'est Franco qui, pour protéger son pays de l'anarchie et de la mainmise stalinienne, fait tirer sur son peuple avec des armes offertes par Hitler et Mussolini, puis, en 1940, dissuade Hitler de traverser l'Espagne pour prendre Gibraltar et l'empêche ainsi de bloquer la Méditerranée, de s'emparer de l'Afrique du Nord et de l'Égypte. Après quoi, il intronise un jeune prince qui s'empresse d'instaurer une monarchie démocratique exemplaire. C'est, enfin, Mao, qui, à reculons – 60 millions de morts plus tard –, crée, malgré lui, la Chine moderne et la dictature capitaliste qui vont faire payer très cher à l'Occident les humiliations passées.

6 janvier

Le député verdâtre Noël Mamère s'illustre depuis des années à dire n'importe quoi à propos de tout. C'est la raison pour laquelle il est si souvent interviewé à la télévision. On vient de le priver d'un quart de son indemnité, pendant un mois, pour son bras d'honneur, lors de l'intrusion de Greenpeace dans l'hémicycle de l'Assemblée. La scène ayant été filmée, aucun doute ne peut subsister. Peu lui importe : mère Noël nie. À rapprocher de la merveilleuse histoire

du type qui, surpris au lit, avec sa maîtresse, par un mari trompé, se lève d'un bond et s'écrie : « C'est pas moi ! C'est pas moi ! »

Je repense à la séance du 13 février 1956 et à cet inconnu, élu député de la Seine dans la vague poujadiste qui, un mois plus tôt, avait expédié à l'Assemblée, par 2 600 000 voix, cinquante-deux César Birotteau en colère.

Cette grande gueule, qui avait un talent pour empoigner son auditoire au-dessous de la ceinture, était, ce jour-là, derrière son camarade Damasio – une belle figure de puncheur –, monté à l'assaut du perchoir auquel s'agrippait, de son unique main baladeuse, le président Le Troquer, futur héros des Ballets roses. 200 députés, les uns hurlant « Mendès au poteau ! » les autres « Le fascisme ne passera pas ! » s'étaient massés autour de la tribune. Les chaises avaient volé, les coups de poing fendu l'air et la bagarre, entretenue sinon déclenchée par les communistes, s'était éteinte après que quatre coups de feu, provenant des tribunes du public, eurent éclaté.

Conduit au commissariat, le tireur, qui s'était servi d'un pistolet de « starter » chargé à blanc, s'empressa de déballer son sac. Le député qui lui avait délivré sa carte d'entrée se nommait Jean-Marie Le Pen. L'« inconnu » du 13 février. Lequel, la main sur le cœur, hurla à la « provocation policière ».

On ne saura jamais la vérité. *L'Humanité* du lendemain traita Le Pen d'« homme de main » – et le PC de se frotter les siennes d'avoir un nouveau petit facho à s'occuper.

Elle est très lue et ne fait pas parler d'elle. C'est bon signe. Il serait temps que l'Académie française fasse signe à Simone Bertière, quatre-vingt-quatre ans. Son petit dernier, *Dumas et les mousquetaires. Histoire d'un chef-d'œuvre*, est épatant. De quoi nous guérir des pavés assommants, fabriqués avec une masse, de Claude Schopp, le biographe-incontournable-de-Dumas. (Vivement le *Dumas*, annoncé, d'Alain Decaux !) Sans cette jeune dame, jamais je n'aurais su que le fameux « Un pour tous, tous pour un ! » n'a pas été inventé par le père des Mousquetaires. C'était la devise d'un canton suisse.

C'est d'ailleurs Dumas qui a inventé la Suisse. Ses *Impressions de voyage* sont un régal à nul autre pareil. Lire absolument son histoire du bifteck d'ours qu'on lui avait servi à l'auberge de la Poste, à Martigny. Un ours qui « avait mangé la moitié du chasseur », avait précisé l'aubergiste, raison pour laquelle la viande était aussi succulente.

Dumas avait, bien sûr, tout inventé. Ce qu'il ne dit pas, c'est que l'aubergiste le menaça d'un procès. L'anecdote s'étant répandue, le malheureux avait dû faire face au flot de touristes et de curieux qui réclamaient à cor et à cri la fameuse « spécialité » de la maison.

« Il est tellement con qu'il doit être deux. » Je ne sais plus à qui attribuer ce superbe aphorisme. Coluche ? Disons que c'est Coluche. Après lui, aucun comique français vivant n'a réussi à me faire rire. Sans doute parce que Coluche n'était pas un « comique » mais un homme d'esprit, comme Labiche, Jules Renard, Alfred Capus, Courteline, Léautaud, Guitry, Raymond Devos ou Pierre Desproges.

130^e anniversaire de la naissance de Joseph Staline. Un sondage nous apprend que 54 % des Russes apprécient la façon dont il a dirigé le pays, contre 8 % d'une opinion contraire. Manque l'avis de mon grand-père maternel, Savely Mazur, juif de Moscou, disparu au goulag de la mer Blanche en 1930.

Staline (de 1917 à 1953) : combien de morts ? Stéphane Courtois (*Le Livre noir du communisme*) avance le chiffre de 20 millions, dont le petit père des peuples a été directement responsable. D'autres rétorquent : 15 millions seulement. On ne va pas se battre pour si peu. Et puis, si l'on s'occupe du reste (les pays de l'Est, la Chine, la Corée du Nord, le Cambodge) et qu'on aime les chiffres ronds, cela nous ferait dans les 100 millions, au palmarès du communisme.

Ah, ce Staline, quel dommage qu'il ait trahi une si belle cause ! (On oublie d'inscrire au tableau d'honneur les deux grands humanistes Trotski et Lénine. Ce sont eux qui ont inventé le goulag, avant Staline.)

Je me demande ce que donnerait un sondage identique dans notre malheureux PCF miniaturisé.

Claude Cabannes, ancien rédacteur en chef puis éditorialiste à *L'Humanité*, est un homme forcément sympathique à mes yeux, d'abord parce qu'il l'est, ensuite, parce qu'il est Périgourdin. Nos signatures se côtoient dans les colonnes du mensuel *Service littéraire* de François Cérésa, et, chaque fois, j'admire son style, pétri de belle et profonde culture.

L'autre jour, je suis tombé sur Claude Cabannes à la radio. Il évoquait son passé de militant et sa stupéfaction le jour où Khrouchtchev révéla les crimes de Staline. (Des crimes connus, depuis un demi-siècle, de ceux qui ne se bouchaient ni les yeux ni les oreilles, mais passons...)

Un bien triste souvenir, en vérité, pour les hommes de bonne volonté, nous dit-il en substance. Mais courage, mes amis ! Ce n'était qu'un regrettable incident de parcours. La Cause est toujours là, vivante dans nos cœurs, prête à rebondir et à assurer le bonheur de l'humanité.

Aux îles Solovki, où je me suis rendu, soixante et onze ans après la disparition de mon grand-père, dans l'espoir de retrouver quelques traces, un slogan officiel avait fleuri, au moment de l'ouverture du goulag en 1923 : « D'une main de fer, acculons l'humanité au bonheur ! » Tout était dit.

Le communiste a le cerveau vissé à l'envers.

Il paraît que le cochon est le seul animal (avec l'homme) qui se reconnaît dans un miroir.

7 janvier

Bach puis Vivaldi sur Radio Classique. Autour de Bach, il y aura toujours une odeur de cierge. Autour de Vivaldi, le parfum des belles Vénitiennes masquées n'est jamais loin.

Quand je suis chagrin, je tire de ma bibliothèque un P.G. Wodehouse, et tout rentre dans l'ordre. Il n'y a rien de tel qu'une heure passée entre Jeeves, le merveilleux imbécile de Bertie Wooster, la tante Agatha, et Honoria Glossop, pour se refaire une santé. Mais quand j'ai envie de me fendre la pipe, je saute sur la rubrique gastronomique de M. Rubin dans le *Figaroscope*. Sa prose zéphyrienne, écrite sans doute avec un tire-bouchon, est un festin. Extraits : « Une petite revanche carnassière que ce *steak house* propice à faire bronzer, pour les mâchoires attendues, quelques aristocraties de chair dans leur plus simple appareil [...]. Des saveurs dénuées d'artifice tendues dans une épure qui n'interdit pas le haut goût [...]. Une moitié de *casa* énergique, charnelle, démultipliée par un binôme masculin-féminin prodigue à faire mozzareller, risotter, vongoler, parmigianiser le plus simple de l'Italie [...]. Un concept store et citoyen [...]. Allure loft, petits plats namedroppés au meilleur du terroir [...]. Une gastronomie émotionnelle livrant à touche-touche de petites bouchées ourlées dans le sensible. Fragile comme dentelle sur kimono. » Ah, bon, voilà qu'on met maintenant de la dentelle sur les kimonos ?

Les tours géantes portent la poisse. Une théorie de l'économiste Andrew Lawrence, et ce n'est pas de la blague. À Dubaï, où je l'ai vue, il y a six mois, en voie d'achèvement, la « Burj » – 818 mètres, 162 étages, deux fois et demie la tour Eiffel – est inaugurée aujourd'hui même, au moment où le cheik Al Maktoum se fait serrer le kiki par son cher cousin d'Abou Dabi qui a mis la main à la poche pour le tirer de la dèche. La construction de l'*Empire State Building* – 381 mètres, la plus haute tour du monde, à l'époque – a été décidée juste avant le krach de 1929, et la tour est restée vide jusqu'en 1950. Même coïncidence pour le somptueux *Chrysler Building*, inauguré en pleine Grande Dépression. Les tours jumelles du *World Trade Center* ont annoncé le choc pétrolier de 1973, et on connaît la suite. La *Taipei 101*, à Taiwan – 508 mètres –, est tombée, si l'on peut dire, la veille de la crise économique asiatique, en 2004. Enfin, à la place des Japonais, je me

ferais du mouton quand la *X-Seed* de Tokyo – 4000 mètres de haut ! – sortira de terre, en 2050.

Je suis surpris que personne n'ait encore donné la véritable explication. C'est pourtant tout simple. L'affaire remonte au Déluge. Plus exactement, quand les descendants de Noé, de peur d'un nouveau déluge, et devenus trop nombreux pour le même pays, ont décidé de construire la tour de Babel, dans la plaine de Sannaar (Irak actuel). Une tour qui devait grimper jusqu'au Ciel.

Dieu les a punis de leur arrogance. Ne parlant plus la même langue, ils ont filé dans toutes les directions, et Babel est resté en panne.

Remis à mon éditeur le manuscrit de mon roman *Le Passant de Vienne. Un certain Adolf*.

Me revient en mémoire un déjeuner à Los Angeles, en 1985. Ma femme a pour voisin de table Billy Wilder. Elle lui parle de notre amour pour l'Autriche, où nous nous rendons régulièrement. Il lui répond : « C'est vrai, nous autres Viennois sommes merveilleux. Nous sommes arrivés à faire croire au monde entier que Mozart était Autrichien et Hitler Allemand. » Puis, à propos des Hongrois : « Ce sont les seuls êtres au monde qui peuvent entrer dans une porte à tambour derrière vous et en ressortir devant. »

8 janvier

La presse britannique est scandalisée. On a retrouvé dans les archives, tout juste déclassifiées, des premiers mois au pouvoir de Margaret Thatcher, des « preuves accablantes » sur la Dame de fer, qualifiée de « cœur de pierre ». On parle même de « cruauté ». À son ministre des Finances, Geoffrey Howe, que, par ailleurs, elle appréciait, elle écrit : « C'est un très mauvais texte et nous pouvons seulement supposer, pour être charitable, que le Trésor est occupé à autre chose. » Sur un rapport présenté par le secrétaire à l'Emploi : « Un total manque de consistance ». D'autres

annotations plus lapidaires : « Trop faible », « Non, cela ne se fera pas » ou encore « Non ! » souligné plusieurs fois.

Quelle idée se fait-on aujourd'hui du pouvoir ? Imagine-t-on Richelieu, Louis XIV, Clemenceau, de Gaulle ou Winston Churchill écrivant à leurs ministres : « Excusez-moi de vous demander pardon mais il me semble que votre projet, par ailleurs digne de tous éloges, pourrait, si je puis me permettre, subir quelques légères modifications auxquelles je vous laisse tout loisir de réfléchir » ?

Céline et Sarah, les deux lycéennes françaises condamnées à huit ans de prison pour trafic de drogue (6 kg de cocaïne dans leurs bagages), sont graciées par le président de la République dominicaine. Un joli conte de Noël pour ces gamines, au bout de dix-huit mois en prison. On s'en réjouit, même si pas la moindre preuve de l'innocence dont elles se réclament n'a été apportée. Mais on croit rêver quand, à la descente d'avion, le ministre français qui est allé les chercher annonce que Céline et Sarah sont nommées « ambassadrices de la lutte contre la drogue ».

Cela aurait eu une tout autre allure si elles avaient dit : « Nous avons fait une bêtise. Nous allons la réparer en allant prêcher la bonne parole chez les jeunes. »

Des drogués ou des petits trafiquants de drogue, j'en ai connus, et ceux-là – sur la voie de la rédemption – disaient la vérité, rien que la vérité, toute la vérité.

S'il est un homme qui mériterait le titre d'« ambassadeur de la lutte contre la drogue », c'est le petit bonhomme sautillant, revêtu de la bure des franciscains qui, au printemps 1984, m'avait souhaité la bienvenue. Mais *padre* Eligio ne s'en offrirait jamais le ridicule, lui qui, à l'époque, en délicatesse avec le Vatican, avait donné à son âne le nom du pape.

J'ai eu l'occasion de le revoir plusieurs fois, pour des raisons qui me touchaient de près, et il n'est pas d'homme au monde que j'admire plus que cet être extraordinaire qui dissimule la bonté

de son regard derrière des verres fumés, mais que son sourire ne peut trahir.

C'était un gamin de onze ans quand ses parents, misérables paysans lombards, l'ont mis au couvent pour qu'il ne crève pas de faim. À la fin des années 1960, épouvanté par les premiers ravages de la drogue, le petit bonhomme sautillant est sorti du rang, pour aller cogner à la porte de quelques richissimes Milanais et Turinois, et s'est mis en quête d'un lieu qui correspondrait au plan très précis qui avait germé dans sa tête. Une idée lumineuse. Pour sauver ces jeunes, nul besoin de psychiatres, de médecins, de cures dispendieuses. Nul besoin non plus de belles paroles, ni de foi évangélique. Il avait compris que la drogue n'avilit pas seulement le corps et l'esprit de sa victime mais, plus encore, le monde qui l'entoure, et dont il ne voit plus la beauté. Ne respectant plus le beau, le drogué ne se respecte plus lui-même. Aidons-le à créer de la beauté de ses propres mains. Il apprendra à redevenir fier de lui et, à travers la beauté, à reconquérir sa dignité.

Je me souviens encore de ces paroles du *padre* : « La beauté n'est jamais inerte. À travers elle, c'est Dieu qui parle aux hommes. »

Le pari était fou. On lui offrit, à Cetona, aux confins de l'Ombrie et de la Toscane, un domaine immense dont les bâtiments s'écroulaient, où les jardins étaient devenus une forêt vierge et les champs stériles. L'aventure de *Mondo X* commençait. Il fallut six ans avant que le premier couvent que François d'Assise avait fondé en 1212, hors des limites de la province d'Ombrie, à 90 kilomètres de Florence, retrouve son éblouissante beauté primitive. Pierre par pierre, mètre par mètre, des garçons et des filles de tous âges, de toutes conditions, aussi bien des anciens professeurs que des étudiants, des brigadistes repentis que des chômeurs, des fils de famille que des gamins des rues, poussèrent la brouette, donnèrent des coups de pelle et de pioche, montèrent des murs, couvrirent des toits, creusèrent des puits, plantèrent des arbres et de la vigne, et eux, dont la plupart ne connaissaient rien aux travaux manuels et s'étaient plus souvent servis d'une seringue

que d'une trueller, sauvèrent le couvent de François, le petit frère des pauvres, et se sauvèrent eux-mêmes.

Quand je découvris *Mondo X*, j'eus l'impression de plonger dans un monde de perfection, depuis les sols pavés de grandes dalles de pierre blanche jusqu'aux jardins suspendus et à l'adorable chapelle perdue dans les bois, parmi les rochers où François avait tant aimé à s'asseoir.

Tous avaient trimé dur et continuaient ainsi, de l'aube au crépuscule, à se vider la tête à force de travail et à se la remplir du bonheur d'avoir réussi à tirer de soi une parcelle de beauté. Le grand portail de *Mondo X* était laissé grand ouvert, de jour comme de nuit. Quiconque ne sentait plus le courage de rester était libre de s'en aller à jamais ou de revenir à sa guise. Le dimanche, *padre* Eligio disait la messe dans une sorte de grange sans portes, dont le fond, où se trouvait l'autel, était couvert de fresques du ^{xiii}^e siècle. Il n'y avait aucune obligation d'y assister. Chiens et chats se baladaient entre les travées, quand ce n'était pas une poule avec ses poussins.

À mon second séjour, je découvris la dernière trouvaille de *padre* Eligio, qui avait un appétit de moineau mais ne supportait que l'excellent : un restaurant de luxe, dans une salle voûtée s'ouvrant sur les collines couvertes de cyprès, qui lui permettrait de faire rentrer de l'argent dans les caisses, d'accueillir des visiteurs qui n'auraient pas à s'étonner de voir d'anciens drogués servir de grands vins dans des verres en cristal de Baccarat (dons de généreux bienfaiteurs), préparer des plats exquis, bientôt louangés par les guides gastronomiques, confectionner des pains savoureux dont ils auraient produit le blé, élaborer quatre crus d'huile dont ils auraient cueilli les olives, et poser des assiettes de fine porcelaine sur les longues nappes de lin blanc qu'ils auraient tissées.

Padre Eligio me montra fièrement, dans la cave, qui, du temps de François d'Assise, servait de prison aux moines mauvaises têtes, son trésor : des piles de Pétrus, Romanée-Conti, Mouton-Rothschild, Dom Pérignon et sublimes vieilles grappas, toutes offertes, bien sûr. Je lui demandai s'il n'avait pas peur de confier à

ces jeunes gens des aiguères et des coupes en précieux cristal ; il me fit cette réponse qui résumait toute son œuvre : « Au début, ils avaient de la verrerie ordinaire, et la perte était terrible. Maintenant qu'ils ont des objets d'art entre les mains, il n'y a pratiquement plus de casse. La beauté, la beauté... Seule la beauté pourra sauver le monde. »

Aujourd'hui, il y a vingt-six *Mondo X* en Italie, Sicile et Sardaigne. Padre Eligio avoue ses échecs, mais ses succès parlent pour lui. J'ignore où en sont ses relations avec le Vatican. Je le saurai quand il m'aura dit le nom de son dernier âne.

9 janvier

Mort, hier, de Philippe Séguin. Un homme trop honnête pour être poli. Mais trop délicat et sensible pour ressembler au portrait de « caractériel » dont l'affublent les plumitifs mous. Ceux qui ont tout fait pour le pousser sur une voie de garage – où il a d'ailleurs fait merveille – se bousculent pour pleurer sur sa tombe... Quel grand Premier ministre il aurait fait ! Et pourquoi pas un président de la République ? Mourez, nous ferons le reste...

Je doute que ce destin ait jamais été le sien. À moins d'une guerre ou d'une révolution, le pouvoir ne se laisse pas attraper par des hommes qui ne sont ni de compromis ni de compromission. On a mis (abusivement) dans la bouche de Jacques Chirac, son ami – à éclipses – qu'il surnommait « le grand con », ce petit bijou : « Seguin était tellement intègre qu'au RPR, on ne pouvait plus lui faire confiance. »

En 2002, il avait refusé la légion d'honneur : son père, mort au combat en 1945, ne l'avait pas eue.

Pas de ruban rouge pour Seguin. Mais consolons-nous : Daniela Lumbroso, qui présente, tous les dimanches, *Chabada*, sur France 3, est sur la liste des promus du Nouvel An.

Je garde une lettre que Philippe Séguin m'avait envoyée alors qu'en 2002, un certain Jean-Michel Couve me poursuivait en diffamation devant le tribunal de grande instance de Paris. Apprécié

pour son manque d'assiduité aux séances de l'Assemblée nationale, le député-maire de Saint-Tropez avait prétendu se reconnaître dans un des personnages de mon roman, *Une campagne au soleil*. Une réaction qui expliquait le niveau de son QI : mon héros imaginaire, un maire nommé Max Farina, était un triste sire, un corrompu qui avait des pratiques sexuelles très particulières, gaspillait l'argent des contribuables et menaçait, par de mirobolants projets, de détruire l'identité de son village.

Parmi les soutiens de tous bords que cette histoire m'a valus, j'avais particulièrement apprécié celui de Philippe Séguin. Bien qu'appartenant à la même formation politique que le « diffamé », il n'avait pas craint de me remercier « très sincèrement et très chaleureusement » pour « cette galerie de portraits parfaitement brossés et ces intrigues étonnamment crédibles ».

Il est vrai que Philippe Séguin était un familier du très vertueux département du Var et connaissait son « monde ». Son témoignage avait été lu à l'audience avec d'autres, comme celui de la porte-parole du candidat Jacques Chirac, Roselyne Bachelot, qui m'avait écrit : « Vous m'avez fait revivre quelque chose que je connais bien dans mes fonctions. »

La Cour renvoya l'édile à ses affaires. Mais la suite m'a coûté cher.

Différence entre morale et immoralité. L'Italie de Berlusconi a fait rentrer 95 milliards d'euros dans ses caisses, grâce à l'amnistie fiscale accordée aux détenteurs de comptes illégaux à l'étranger. L'État français, d'une scrupuleuse moralité, a tout juste récupéré 500 millions d'euros, en menaçant les fraudeurs de mille morts. Surtout ne pas évoquer le souvenir de l'amnistie sans pénalités qui, en avril 1952, avait fait de l'emprunt Pinay, indexé sur l'or, un fracassant succès.

Déjeuner avec un voisin et une voisine de colonne de *Service littéraire*. Alain Paucard, président à vie du *Club des ronchons* et auteur d'une quarantaine de bouquins, dont un reluisant *Éloge*